

LE CANARD
SAUVAGE

Henrik Ibsen

traduction de
Éloi Recoing

ACTES SUD ~ PAPIERS

PRÉSENTATION

L'idéaliste Gregers Werle retrouve son ami Hjalmar Ekdal, devenu photographe, après plusieurs années. Les retrouvailles seront alors l'occasion de dévoiler le lien secret qui lie leurs deux familles ; même si cela doit mettre en péril le foyer des Ekdal.

“ACTES SUD – PAPIERS”

Collection dirigée par Claire David

HENRIK IBSEN

Né en Norvège, Henrik Ibsen (1828-1906) est d'abord préparateur en pharmacie, avant de découvrir la poésie et le théâtre. Il voyage, étudie la scénographie, devient directeur artistique du Théâtre de Christiania (Oslo) en 1858. Il quitte son pays en 1864 et habite successivement plusieurs grandes villes d'Europe, dont Rome de 1880 à 1885, où il écrit Le Canard sauvage. Cet exil volontaire relance sa créativité ; ses pièces, et notamment Peer Gynt (Actes Sud-Papiers, 1996), lui offrent alors une notoriété internationale.

DU MÊME AUTEUR CHEZ ACTES SUD-PAPIERS

- John Gabriel Borkman* (trad. Maurice Prozor), 1985.
La Dame de la mer (trad. Émilie Smadja et Nathalie Sultan), 1990.
Les Revenants (trad. Émilie Smadja et Nathalie Sultan), 1990.
Le Constructeur Solness (trad. Éloi Recoing et Ruth Orthmann), 1994.
Peer Gynt (trad. Marie Cardinal), 1996.
Hedda Gabler suivi de *Le Petit Eyolf* (trad. Michel Vittoz), 2003.
Brand (trad. Éloi Recoing), 2005.
Quand nous nous réveillons d'entre les morts (trad. Éloi Recoing), 2005.
Une maison de poupée (trad. Éloi Recoing), 2009.
Rosmersholm (trad. Éloi Recoing), 2009.

Titre original : *Vildanden*

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISSN 0298-0592
ISBN 978-2-330-03135-0

Toute représentation de ce texte nécessite l'autorisation de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

LE CANARD SAUVAGE

Henrik Ibsen

traduit du norvégien par
Éloi Recoing

ACTES SUD - PAPIERS

PERSONNAGES

Werle, négociant, propriétaire d'usines, etc.
Gregers Werle, son fils
Le vieil Ekdal
Hjalmar Ekdal, fils du vieil Ekdal, photographe
Gina Ekdal, épouse de Hjalmar
Hedvig, leur fille, quatorze ans
Madame Sørby, gouvernante du négociant
Relling, médecin
Molvik, ancien étudiant en théologie
Gråberg, comptable
Pettersen, domestique du négociant
Jensen, domestique d'extra
Un monsieur pâle et bouffi
Un monsieur au cheveu rare
Un monsieur myope
Un monsieur gras
Six autres messieurs, invités à dîner chez le négociant
Plusieurs domestiques d'extra

Le premier acte se passe chez le négociant Werle, les quatre actes suivants chez le photographe Ekdal.

I

Dans la maison du négociant Werle. Un cabinet de travail aménagé de façon luxueuse et confortable ; bibliothèque et meubles capitonnés ; au milieu de la pièce, un secrétaire avec des papiers et des livres de compte ; des lampes allumées, aux abat-jour verts, diffusent une lumière douce. Au mur du fond, une porte ouverte à deux battants, rideaux écartés. Elle donne sur un grand salon élégant, fortement éclairé par des lampes et des candélabres. Au premier plan, à droite, dans le cabinet de travail, une petite porte dérobée mène aux bureaux. Au premier plan, à gauche, une cheminée et son feu de charbon, et plus loin vers le fond, une porte à deux battants ouvrant sur la salle à manger.

Pettersen, le domestique du négociant, en livrée, et Jensen, l'extra, en noir, finissent de ranger le cabinet de travail. Dans la salle du fond, circulent deux ou trois autres domestiques d'extra qui s'affairent et allument des lampes. Venant de la salle à manger, on entend le bourdon des conversations, des rires et des éclats de voix multiples ; on frappe avec un couteau sur un verre ; le silence se fait ; on prononce un discours ; des bravos puis de nouveau le bourdon des conversations.

PETTERSEN (*allumant une lampe sur la cheminée et la couvrant d'un abat-jour*). Écoutez ça, Jensen ; c'est le vieux qui propose de porter un toast à madame Sørby.

JENSEN (*avançant un fauteuil*). C'est vrai, ce qu'on dit, qu'il y a quelque chose entre eux ?

PETTERSEN. Je n'en sais rien, moi !

JENSEN. C'était un sacré bouc autrefois.

PETTERSEN. Peut-être bien.

JENSEN. C'est pour le fils qu'il donne ce dîner, à ce qu'on dit.

PETTERSEN. Oui. Le fils est arrivé hier.

JENSEN. Jamais su qu'il avait un fils, le négociant Werle.

PETTERSEN. Mais si, il a un fils. Mais ce fils est constamment là-haut, à l'usine de Høydal. On ne l'a pas vu une fois en ville, depuis que je sers dans cette maison.

UN EXTRA (*à la porte de l'autre pièce*). Hé, Pettersen, il y a là un petit vieux qui –

PETTERSEN (*marmonnant*). Qu'est-ce qu'il fait là, celui-là!
(*Venant de la droite, le vieil Ekdal apparaît dans la salle du fond. Il porte une houppelande élimée à col droit ; des moufles de laine ; à la main une canne et un bonnet fourré ; sous le bras, un paquet emballé dans du papier kraft. Une perruque brun-rouge, sale, et une petite moustache grise. Allant au-devant de celui-ci.*)

Bon Dieu, qu'est-ce que vous faites ici ?

LE VIEIL EKDAL (*à la porte*). Faut que j'aille au bureau, Pettersen.

PETTERSEN. Le bureau est fermé depuis une heure, et –

LE VIEIL EKDAL. C'est ce qu'on m'a dit à la porte. Mais Gråberg y est encore. Soyez gentil, Pettersen, laissez-moi passer par là. (*Il indique la porte dérobée.*) Je connais le chemin.

PETTERSEN. Bon, allez-y. (*Il ouvre la porte.*) Mais tâchez de ressortir par le bon chemin ; nous avons des invités.

LE VIEIL EKDAL. Je sais bien – hmm ! Merci mon vieux ! Mon bon vieil ami. Merci. (*Marmonnant entre ses dents.*) Créтин !

Le vieil Ekdal entre dans les bureaux. Pettersen referme la porte derrière lui.

JENSEN. Il fait partie des employés, celui-là ?

PETTERSEN. Non, il fait juste de la copie à domicile quand on en a besoin. Mais c'était un sacré bonhomme autrefois, le vieil Ekdal.

JENSEN. Il avait un drôle d'air.

PETTERSEN. Il a été lieutenant, figurez-vous.

JENSEN. Non, jure – il a été lieutenant !

PETTERSEN. Lieutenant, je vous jure. Et puis, il s'est mis dans le commerce du bois ou quelque chose comme ça. On dit qu'il a joué

un mauvais tour au négociant. Ils étaient tous les deux à la tête de l'usine à l'époque, vous comprenez. Oh oui, je connais bien le vieil Ekdal. On s'en est jeté plus d'une, ensemble, chez la mère Eriksen.

JENSEN. Ce n'était sûrement pas lui qui payait.

PETTERSEN. Bon Dieu, Jensen, vous pensez bien que c'est moi qui payais. Je trouve qu'il faut être gentil avec les gens bien pour qui les choses ont mal tourné.

JENSEN. Il a fait faillite, alors ?

PETTERSEN. Non, c'est encore pire. Il a connu les travaux forcés.

JENSEN. Les travaux forcés !

PETTERSEN. Ou la tôle peut-être – (*Il écoute.*) Chut, ils sortent de table.

La porte de la salle à manger est ouverte du dedans par deux domestiques. Madame Sørby, conversant avec deux messieurs, sort. Peu à peu, suivent tous les convives parmi lesquels le négociant Werle. En dernier, arrivent Hjalmar Ekdal et Gregers Werle.

MADAME SØRBY (*au domestique, en passant*). Pettersen, vous servirez le café dans le salon de musique.

PETTERSEN. Bien, madame Sørby.

Elle et les deux messieurs entrent au salon puis sortent par la droite. Pettersen et Jensen les suivent.

UN MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI (*à un monsieur au cheveu rare*). Ouf ! Quel dîner – un sacré travail !

UN MONSIEUR AU CHEVEU RARE. Oh, avec un peu de bonne volonté, c'est incroyable ce qu'on peut accomplir en trois heures.

LE MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI. Oui, mais ensuite, ensuite, mon cher président !

UN INVITÉ. J'entends dire que l'on va déguster le moka et le marasquin dans le salon de musique.

LE MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI. Bravo ! Alors peut-être que madame Sørby nous jouera un morceau.

LE MONSIEUR AU CHEVEU RARE (*d'une voix étouffée*). Pourvu que madame Sørby ne nous joue pas un mauvais tour.

LE MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI. Mais non ! Berta ne lâchera pas ses vieux amis.

Ils rient et passent au salon.

WERLE (*d'une voix étouffée, inquiet*). Je ne crois pas que quelqu'un l'ait remarqué, Gregers.

GREGERS (*le regardant*). Quoi ?

WERLE. Toi non plus, tu n'as rien remarqué ?

GREGERS. Remarqué quoi ?

WERLE. Nous étions treize à table.

GREGERS. Vraiment ? Nous étions treize ?

WERLE (*avec un regard en direction de Hjalmar Ekdal*). D'ordinaire, nous sommes toujours douze. (*Aux autres.*) Je vous en prie, messieurs !

Hormis Hjalmar et Gregers, tous sortent par le fond à droite.

HJALMAR (*qui a entendu la conversation*). Tu n'aurais pas dû m'envoyer cette invitation, Gregers.

GREGERS. Quoi ! C'est pour moi qu'on donne ce dîner, paraît-il. Et je n'aurais pas invité mon meilleur, mon seul ami –

HJALMAR. Mais je ne crois pas que ton père apprécie. D'ailleurs, je ne viens jamais dans cette maison.

GREGERS. C'est ce qu'on me dit. Mais il fallait que je te voie, que je te parle ; je vais sûrement repartir bientôt. Nous deux, on s'est bien perdus de vue depuis l'école ; on ne s'était pas croisés depuis seize – ou dix-sept ans.

HJALMAR. Tant que ça ?

GREGERS. Oui, certain. Bon, comment vas-tu ? Tu as l'air en forme. On dirait même que tu as un peu forci.

HJALMAR. Hmm, forci n'est pas le mot. Mais j'ai sans doute l'air un peu plus viril qu'à l'époque.

GREGERS. C'est ça. Ton physique n'a pas souffert.

HJALMAR (*d'un ton plus sombre*). Mais, à l'intérieur, Gregers ! Là, crois-moi, c'est autre chose ! Tu sais bien comme tout s'est effondré autour de moi depuis qu'on s'est perdus de vue.

GREGERS (*plus bas*). Et comment va ton père ?

HJALMAR. S'il te plaît, ne parlons pas de ça. Bien sûr, mon malheureux père vit chez moi. Il n'a personne d'autre à qui se raccrocher. Mais ça m'est trop pénible d'en parler. Raconte-moi plutôt comment ça s'est passé, là-haut, à l'usine.

GREGERS. J'ai vécu dans une solitude bien agréable – j'en ai profité pour réfléchir à pas mal de choses. Viens ici, nous serons mieux.

Gregers s'assied dans un fauteuil près de la cheminée et invite Hjalmar à en prendre un autre à côté de lui.

HJALMAR (*ému*). Merci quand même, Gregers, de m'avoir invité à la table de ton père ; maintenant je sais que tu n'as plus rien contre moi.

GREGERS (*étonné*). D'où tiens-tu que j'avais quelque chose contre toi ?

HJALMAR. Les premières années, c'était bien le cas.

GREGERS. Quelles premières années ?

HJALMAR. Juste après la catastrophe. Et c'était bien normal. Il s'en est fallu d'un rien que ton père lui-même ne soit entraîné dans ces – ces histoires terribles !

GREGERS. Et c'est pour ça que j'aurais dû avoir quelque chose contre toi ? Qui t'a mis ça dans la tête ?

HJALMAR. Je le sais, Gregers ; c'est ton père lui-même qui me l'a dit.

GREGERS (*sursautant*). Mon père ! Je vois. Hmm. – C'est pour ça que tu ne m'as plus jamais donné signe de vie – même pas un mot.

HJALMAR. Oui.

GREGERS. Même quand tu es devenu photographe ?

HJALMAR. Ton père disait qu'il valait mieux ne pas t'écrire.

GREGERS (*regardant devant soi*). Oui, il avait peut-être raison. Mais dis-moi, Hjalmar – tu es plutôt satisfait de ta situation ?

HJALMAR (*soupirant légèrement*). Oui, plutôt ; je ne peux pas dire le contraire. Au début, c'était un peu étrange pour moi. C'était un changement complet d'existence. Mais tout le reste aussi était complètement changé. La catastrophe, la ruine de mon père – la honte et le déshonneur, Gregers –

GREGERS (*ému*). Bien sûr, oui. Bien sûr.

HJALMAR. Il n'était plus question de poursuivre mes études ; nous n'avions plus un sou ; au contraire ; que des dettes ; surtout envers ton père, je crois –

GREGERS. Hmm –

HJALMAR. Alors j'ai pensé qu'il valait mieux – comme ça, d'un coup – couper tous les liens avec mes anciennes relations. C'est ton père, en particulier, qui me l'a conseillé ; et comme il m'a tellement aidé –

GREGERS. Mon père ?

HJALMAR. Oui, tu ne le savais pas ? Où aurais-je pris l'argent pour apprendre la photographie, aménager un atelier et m'y installer ? Tout ça coûte cher, crois-moi.

GREGERS. Et c'est mon père qui a tout payé ?

HJALMAR. Tu ne le savais pas ? J'avais cru comprendre qu'il te l'avait écrit.

GREGERS. Pas un mot sur le fait que c'était lui. Il a dû oublier. Nous n'avons jamais échangé que des lettres d'affaires. Alors, c'était mon père – !

HJALMAR. Oui. Il n'a jamais voulu que ça se sache ; mais c'était bien lui. Et c'est encore grâce à lui que j'ai pu me marier. Mais peut-être – ça non plus tu ne le sais pas ?

GREGERS. Non, je ne le savais pas. (*Le secouant par le bras.*) Mais, mon cher Hjalmar, je ne peux pas te dire à quel point tout cela me réjouit – et me tourmente. J'ai peut-être été injuste envers mon père – sur certains points. Ce que tu me dis montre bien qu'il a du cœur. J'ai là comme quelque chose sur la conscience –

HJALMAR. La conscience – ?

GREGERS. Oui, oui, appelle ça comme tu voudras. Je n'ai pas de mots pour dire à quel point je suis content d'apprendre ces choses-là sur mon père – Alors, tu es marié, Hjalmar. Je n'arriverai jamais jusque-là. J'espère que l'homme marié est heureux ?

HJALMAR. Oui, je le suis. Elle est aussi futée et courageuse qu'un homme peut le souhaiter. Et elle n'est pas sans éducation –

GREGERS (*un peu étonné*). Non, j'imagine.

HJALMAR. La vie vous éduque, vois-tu. Rien que ma fréquentation quotidienne – et puis nous recevons régulièrement quelques hommes de talent. Je t'assure, tu ne reconnaîtrais pas Gina.

GREGERS. Gina ?

HJALMAR. Tu ne te souviens pas qu'elle s'appelait Gina ?

GREGERS. Qui s'appelait Gina ? Je ne vois pas –

HJALMAR. Tu ne te souviens pas qu'elle a servi dans cette maison, à un moment ?

GREGERS (*le regardant*). Gina Hansen – ?

HJALMAR. Oui, bien sûr, Gina Hansen.

GREGERS. Qui s'occupait pour nous de la maison, la dernière année de la maladie de ma mère ?

HJALMAR. C'est ça, oui. Mais je suis sûr et certain que ton père t'a écrit que je m'étais marié.

GREGERS (*levé*). Oui, sûrement ; mais pas que – (*Arpentant la pièce*.) Attends un peu – peut-être bien – en y réfléchissant. Mon père m’écrit toujours si brièvement. (*S’asseyant à moitié sur le bras du fauteuil*.) Écoute, dis-moi, Hjalmar – c’est amusant – comment as-tu fait connaissance de Gina – de ta femme ?

HJALMAR. Très simplement. Gina n’est pas restée longtemps ici ; il y avait trop de troubles dans la maison à l’époque ; la maladie de ta mère – Gina n’a pas tenu, elle a demandé son congé et elle est partie. C’était l’année d’avant la mort de ta mère – ou peut-être bien la même année.

GREGERS. C’était la même année. Et j’étais là-haut, à l’usine, à l’époque. Et alors, ensuite ?

HJALMAR. Gina est allée habiter chez sa mère, madame Hansen, une femme active et très futée qui tenait un petit restaurant. Et elle avait une chambre à louer, une jolie petite chambre.

GREGERS. Et tu as eu la chance de l’obtenir peut-être ?

HJALMAR. Oui, grâce à ton père qui m’en avait touché un mot. C’est là – vois-tu – c’est là que j’ai vraiment appris à connaître Gina.

GREGERS. Et vous vous êtes fiancés ?

HJALMAR. Oui. Quand on est jeune, on tombe vite amoureux – hmm –

GREGERS (*se levant et déambulant*). Dis-moi – après vos fiançailles – c’est *alors* que mon père t’a fait – je veux dire – c’est *alors* que tu as commencé à te tourner vers la photographie ?

HJALMAR. Oui. Je voulais fonder un foyer et m’installer au plus vite. Et nous avons trouvé, ton père et moi, que la photographie, c’était ce qu’il y avait de plus facile. Et Gina était du même avis. Et en plus, Gina, par chance, avait appris à faire de la retouche photographique.

GREGERS. Tout se combinait merveilleusement.

HJALMAR (*réjoui, se levant*). N’est-ce pas ? Tu ne trouves pas que tout se combinait merveilleusement ?

GREGERS. Effectivement. Mon père a été une sorte de providence pour toi.

HJALMAR (*ému*). Il n'a pas abandonné le fils de son vieil ami quand il était dans la détresse. Il a du cœur, vois-tu.

MADAME SØRBY (*entrant, au bras du négociant Werle*). Inutile de discuter, mon cher ; il ne faut pas fixer des yeux toutes ces lumières ; ce n'est pas bon pour vous.

WERLE (*lui lâchant le bras et se passant la main sur les yeux*). Vous avez sans doute raison.

Pettersen et l'extra Jensen entrent, portant des plateaux.

MADAME SØRBY (*aux invités, dans l'autre salon*). Je vous en prie, messieurs ; si vous voulez un verre de punch, donnez-vous la peine d'entrer.

LE MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI (*allant vers madame Sørby*). Mais grand Dieu, est-il vrai que vous avez supprimé la sainte liberté de fumer ?

MADAME SØRBY. Oui, sur les terres du négociant, c'est interdit, monsieur.

LE MONSIEUR AU CHEVEU RARE. Quand avez-vous instauré ces règles draconiennes à l'égard du cigare, madame Sørby ?

MADAME SØRBY. À la suite du précédent dîner, monsieur ; certaines personnes se sont permis de dépasser les bornes.

LE MONSIEUR AU CHEVEU RARE. Et il n'est pas permis de dépasser un tout petit peu les bornes, madame Berta ? Vraiment pas ?

MADAME SØRBY. En aucun cas, monsieur.

La plupart des convives se sont rassemblés dans le cabinet du négociant ; les domestiques offrent des verres de punch.

WERLE (*à Hjalmar, debout près d'une table*). Que regardez-vous, Ekdal ?

HJALMAR. Juste un album, monsieur le négociant.

LE MONSIEUR AU CHEVEU RARE (*circulant entre les convives*). Ah ! Ah ! Des photographies ! Oui, c'est votre domaine.

LE MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI (*dans un fauteuil*). Vous n'en avez pas apporté quelques-unes des vôtres ?

HJALMAR. Non, je n'en ai pas.

LE MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI. Vous auriez dû. C'est si bon pour la digestion, être assis à regarder des images.

LE MONSIEUR AU CHEVEU RARE. Et puis, c'est comme une obole versée à la conversation, voyez-vous.

UN MONSIEUR MYOPE. Et toute contribution est accueillie avec reconnaissance.

MADAME SØRBY. Ces messieurs pensent qu'une invitation à dîner se mérite en quelque sorte, monsieur Ekdal.

LE MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI. Dans une maison où on mange si bien, c'est un pur plaisir.

LE MONSIEUR AU CHEVEU RARE. Mon Dieu, quand il y va de la survie –

MADAME SØRBY. Vous avez raison !

Ils continuent tout en riant et plaisantant.

GREGERS (*bas*). Il faut que tu parles avec eux, Hjalmar.

HJALMAR (*se contorsionnant*). De quoi pourrais-je parler ?

LE MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI. Ne croyez-vous pas, monsieur le négociant, que le tokay est une boisson relativement saine pour l'estomac ?

WERLE (*près de la cheminée*). Le tokay que vous avez bu aujourd'hui, en tout cas, j'en réponds ; c'est un – un excellent millésime. Vous vous en êtes aperçu bien sûr.

LE MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI. Oui, il était d'une remarquable délicatesse.

HJALMAR (*hésitant*). Il y a une différence entre les années ?

LE MONSIEUR PÂLE ET BOUFFI (*riant*). Ah, vous en avez de bonnes !